

NOTES DE LECTURE

Elias Sanbar, *Palestine 1948 : l'expulsion*, Paris, Les Livres de la Revue d'études palestiniennes, 1985, 236 pages. (Distribution Distique).

Palestine, 1948, l'expulsion est un livre remarquable à bien des égards. Il faut dire, tout d'abord, que son auteur est l'un des rares palestiniens écrivant directement en français et donc capable de couler son propos dans les exigences (voire les « modes ») du discours littéraire tel qu'il a cours ici. Atout immense, qui ne servira sans doute à rien, si l'on en juge par le silence apeuré de la critique et de la presse. Car le contenu, l'identité même du livre le font tabou. On l'a vu dans d'autres cas récents, comme la *Chronique du figuier barbare*, de la romancière Sahar Khalifeh, ou d'autres ouvrages, essais, pièces de théâtre ou films produits par des Palestiniens au cours des dernières années : c'est un mur d'indifférence glacée et méprisante que la « critique » érige devant les œuvres qui manifestent la Palestine « de l'intérieur » avec complexité, intelligence et sensibilité. Le seul discours palestinien auquel le terrorisme intellectuel parisien concède un droit de cité dans la littérature (entendez la page littéraire des grands journaux) est le récit-témoignage brut, qui confirme l'appartenance du sujet au domaine de l'ethnographie voyeuse et coloniale. Le cri du cœur est ici admis, et on lui permettra d'autant plus la violence et même l'outrance que l'une et l'autre confortent des représentations stéréotypées globalement hostiles aux Palestiniens. Mais l'exercice de la raison dialectique, on le sait, est un privilège réservé aux Européens, et les sionistes, parlant au nom « des juifs », y occupent depuis longtemps la place de l'autre, c'est-à-dire l'espace du dialogue. Un livre comme celui d'Elias Sanbar apparaît donc comme un défi à cet ordre implicite, et la critique, pour le punir de son audace, se dispensera même de le lire.

Palestine 1948, au premier degré, est un livre d'histoire, et d'historien. Il « se

penche », dit l'auteur, « *sur l'histoire de la perte d'une terre à laquelle les Palestiniens ne se sont jamais faits* ». Cette perte ne pouvant être tout entière contenue dans une vision quasi photographique de la seule année 1948, l'histoire de l'expulsion commence plus d'un demi-siècle avant son accomplissement, et ce n'est pas un des moindres mérites de ce livre que de montrer comment la « catastrophe » de 1948, si elle marque un tournant dans l'histoire de la Palestine, n'en est pas moins que le point culminant d'un processus de dépossession enclenché plusieurs décennies auparavant, tout au long de la construction, sous le mandat Britannique, de ce qu'Elias Sanbar appelle « *la machine à faire le vide* ». L'histoire du refus palestinien de la perte de la terre, elle, vient se perdre dans notre présent, et l'actualité la plus brûlante. Le champ de la vision historique qui sous-tend cette relation, par conséquent, est celui de notre siècle tout entier. 1948 et le moment de la grande expulsion ne sont ici centraux que par la place charnière qu'ils occupent dans cette histoire : précisément parce que ce sont eux qui articulent l'avant et l'après, et ce n'est qu'en eux que se découvre leur unité.

Sur une infinité de points, les uns fondamentaux, les autres de détail, Elias Sanbar fait littéralement la lumière. Il fait table rase des poncifs de l'historiographie partisane (y compris, et surtout, pourrait-on dire, de ceux qui sévissent au nom de la lutte contre le sionisme) et rétablit la séquence des faits dans leur nudité. Sens éclatant et univoque des enchaînements et des quantités : au milieu du livre, le style du récit devient presque télégraphique, et semble évoluer vers l'énumération pure et simple de dates et d'événements. Comme si le discours s'effaçait absolument devant l'accélération de la mécanique évacuatrice qui constitue alors, à la fin du mandat, le fil conducteur unique de cette histoire. Ailleurs, c'est en sociologue de cette Palestine « *qui voyage et perturbe les pays sur son passage* » qu'il énonce les clefs qui permettent de la comprendre. Ailleurs encore, il témoigne lui-même d'une réalité à laquelle, Palestinien parmi d'autres, il participe également. Ces dénivellations du discours, sans doute peu académiques, mais ô combien significatives, lui confèrent son rythme, sa pulsation et sa tension.

Un par un, patiemment, Elias Sanbar reprend et démonte les mythes de l'historiographie sioniste et occidentale au sujet de la Palestine. Qu'il s'agisse de la vente des terres aux sionistes (l'examen des données statistiques montre clairement que les vendeurs de terres étaient des propriétaires absentéistes non-palestiniens et non-résidents) ou de la révolution armée de 1935-1939, de la résistance armée en 1948 ou des raisons et modalités de l'exode, l'auteur de *1948*, qui a travaillé sur les archives du mandat (en particulier les dossiers policiers et judiciaires de l'administration britannique) brosse un tableau vivant, et convaincant, d'un processus réel, animé par des acteurs et des sujets qui se comportent comme des hommes réels et non comme des abstractions métaphysiques.

Certains chapitres sont à cet égard particulièrement novateurs. Je pense, par exemple, à l'évaluation très pertinente du rôle joué par le mufti de Jérusalem, Hajj Amine al-Husseini, au cours des années 30 et 40 : son flirt avec les nazis

pendant la seconde guerre mondiale ayant fait de lui un épouvantail de la propagande anti-palestinienne, il fallait un certain courage pour replacer, sans récrimination apologétique, cette alliance dans son contexte et ses proportions véritables. Je pense aussi à l'analyse de la politique et de la psychologie des dirigeants américains à l'égard de la Palestine de 1942 à 1949, elle aussi remarquablement documentée : l'identification profonde des Américains à un projet qu'ils reconnaissent comme frère jumeau ou fils légitime du leur : l'état-colon occidental construit, non sur l'asservissement, mais sur la disparition de la société indigène. Mais aussi leurs hésitations de dernière minute, au moment où, en plein déclenchement de la guerre froide, le soutien politique, militaire et démographique du bloc soviétique à l'Etat d'Israël naissant les interpelle.

Je ne tenterai pas de résumer ce livre. Il vaut infiniment mieux le lire. Mais, au second degré, il contient également une analyse du nationalisme palestinien contemporain, de sa force et de ses faiblesses, qui éclaire puissamment le débat politique actuel.

Tout d'abord, Elias Sanbar aborde d'emblée, et de front, la problématique complexe et piégée de l'arabisme et de l'arabité de la Palestine. Il réfute, à la fois par l'histoire et par l'état des consciences, le schéma palestino-centriste dogmatique trop souvent répandu en Occident, qui ferait des Palestiniens un peuple-nation distinct, géographiquement et culturellement délimité de toute éternité. Il insiste sur la profondeur du sentiment d'appartenance à la communauté arabe, qui constitue la grille de lecture indispensable pour saisir la dimension régionale du nationalisme palestinien (et de l'intervention des régimes arabes dans la question palestinienne). En même temps, il montre comment le double rapport à la colonisation sioniste et aux sociétés arabes d'accueil a cristallisé un sentiment national proprement palestinien et littéralement indéracinable, puisqu'il naît et se fortifie au-delà du déracinement. Il analyse avec finesse, et non sans une pointe d'humour, le patriotisme réel de la bourgeoisie d'affaires palestinienne, et les mécanismes de l'unité nationale dont l'OLP est devenue le symbole. Il donne à comprendre le dilemme conceptuel dans lequel la société-colon apparaît comme la négation même de l'identité collective palestinienne, se rejetant de ce fait dans le « trou noir » de l'invisibilité, de l'inconcevabilité.

« Ainsi doit être approchée, écrit Elias Sanbar, l'énorme difficulté que rencontre l'idée de la reconnaissance d'Israël chez les Palestiniens. Elle provient avant tout du fait que si elle advenait, elle ne pourrait que constituer le second moment d'une démarche. Les expulsés devraient, dans le cas d'une reconnaissance unilatérale, celle que tout le monde exige d'eux, commencer par admettre que, puisqu'Israël existe, cela signifie qu'eux ont disparu. C'est pour cette raison que la suggestion, lancée en 1982-1983, d'une reconnaissance réciproque, mais surtout simultanée, aurait permis, si elle s'était réalisée, de lever un très grand blocage. »

Les phrases qui évoquent ce blocage et le vide idéologique que l'évacuation du peuple palestinien hors de son espace crée en lieu et place de la société « illégitime »

qui s'y érige en son absence, si elles ne sont pas toujours aussi explicites que cette citation, sont multiples. Elles constituent la réponse implicite de l'auteur à ce qui peut apparaître comme le point faible de son exposé : d'avoir montré l'action et les effets de la machine sioniste à faire le vide sans en souligner le caractère contradictoire, les incohérences et les hésitations. Pourvue, de par la finalité connue de l'évacuation, d'une inéluctabilité qui n'appartient pas à l'histoire.

Tout au long de ce livre passionnant où même le lecteur averti des choses de la Palestine trouvera des sujets d'étonnement et l'élucidation de faits jusqu'ici obscurs, l'auteur met son identification avec son sujet au service de la volonté de reconstituer et de faire comprendre ce qui s'est réellement passé : et l'élément central et presque toujours occulté de cette histoire, c'est le peuple palestinien lui-même, la société palestinienne en tant que sujet, et pas seulement en tant que victime de son destin. C'est cette insistance à « se représenter » la signification humaine concrète des événements qui tous ensemble constituent l'expulsion, dans leur unité mais aussi dans leur morcellement, leur fragmentation, qui fait de *Palestine 1948* un livre d'histoire palestinienne : une histoire où le point de vue historique du peuple palestinien au sens double et équivoque que lui donne la pratique commune — la nation, mais aussi les « masses » populaires — est intégré comme le premier degré de la lecture du passé.

Un très beau livre, à lire absolument.

Ilan HALÉVI